

**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Théâtre de l'Athénée-Louis
Jouvet, le 8 avril 2026.
GASPARINI : L'Avare. E.
Zaïcik, S. Goubioud, V.
Sicard, S. Amori... Théophile
Gasselin / Vincent Dumestre**

Dans l'un des plus beaux écrins de la capitale, Molière revient sous une forme peu explorée. "*Il Vecchio avaro*" (Florence, 1720) – du duo Antonio Salvi et Francesco Gasparini – a pris la quintessence de Molière pour adapter ce classique sous la forme de l'*intermezzo* qui se glissait jadis entre les actes des immenses *drammi per musica*. *Il Vecchio avaro*, désormais transformé en *L'Avaro* pour cette production, est l'une des rares occasions d'entendre la musique de Francesco Gasparini. En effet, ce maître absolu du tournant du XVIII^{ème} siècle a été célébré dans toute l'Europe et sa carrière était beaucoup plus importante que celle de Vivaldi ou même celle du jeune Haendel.

Gasparini, comme Alessandro Scarlatti, appartenait à cette génération qui a entrepris une mutation stylistique manifeste. Formé auprès de Bernardo Pasquini et encore dans la mouvance

cavallienne, il adapte son écriture à la lumière des innovations corélliennes, donnant une place plus importante aux ritournelles, à un effectif étoffé et des couleurs plus complexes. Gasparini est d'ailleurs un des rares compositeurs à s'emparer de thèmes aussi intéressants et exotiques tels que Amleto (inspiré du personnage d'Hamlet, pas de Shakespeare directement) ou même Faramondo (cher à l'histoire ancestrale de France). En communion avec Antonio Salvi, librettiste « *star* » de l'époque, Gasparini a signé des partitions d'un dramatisme puissant. Antonio Salvi est l'auteur d'un bon nombre de livrets adaptés par Haendel dont le célèbre *Ariodante*.

Le couple Gasparini / Salvi est un des nombreux exemples de tandem musico-littéraire qui a permis à l'art lyrique de développer des nouvelles facettes. Dans le registre de l'*intermezzo*, cette relation s'avère aussi efficace que celle d'Antonio Teixeira et Antonio José da Silva dans *Guerras do Alecrim e Manjerona* (Lisbonne 1737) ou, plus tard, Da Ponte / Mozart. L'évolution du genre comique sur les scènes d'opéra a comme étape essentielle la forme « *intermezzo* ». Léger et très souvent populaire, l'*intermezzo* n'en demeure pas moins grinçant. C'est dans les *intermezzi* que la satire sociale commence : avec le sucre doux-amer de la comédie tout passe mieux.

Créé en 1720 à Florence, *L'Avaro* est une adaptation de la pièce éponyme de Molière. Ici les personnages sont des constructions de plusieurs entités à la fois du génie de Molière et de la *Commedia dell'Arte*. Par exemple, Fiammetta est manifestement l'espiègle et rusée Frosine, Pancrazio est à la fois Harpagon et Monsieur Jourdain par moments. Nous retrouvons toutefois cette critique de « *l'avarice et des avaricieux* » dans un montage littéraire qui n'est pas sans rappeler d'autres adaptations assez ambitieuses chez Caldara ou même Haendel dans son *Flavio*.

Pour cette première scénique depuis un peu plus de trois

siècles, **Vincent Dumestre** et **Théophile Gasselin** ne font pas simplement le pari de remonter une rareté, ils réinventent un style. Grâce à une imagination débordante, Théophile Gasselin a pris le texte de Salvi non pas comme un objet momifié ou un trésor inaltérable, mais comme un matériau théâtral à part entière. Le résultat de sa vision est une mise en scène précise, dynamique et merveilleusement juste. Tout y est équilibré sans tomber dans le piège de l'ennui. Théophile Gasselin respecte mais ose, cette énergie dramatique est le mélange parfait pour que la redécouverte devienne légendaire.

Eva Zaïcik est une Fiammetta/Fichetto fabuleuse de justesse, d'ambiguïté et de musicalité. On apprécie l'ensemble de sa tessiture malgré quelques petites hésitations dans certaines vocalises. Son incarnation est digne de la Frosine pétillante de Claude Gensac dans l'adaptation cinématographique du classique de Molière. Don Pancrazio est un formidable **Victor Sicard** au comble de son talent histrionique et de ses capacités vocales. Il incarne à la perfection la ladrerie du mythique fesse-mathieu. En complément de ces deux personnages, Théophile Gasselin inclut la figure à la fois touchante et interlope de Scarabea, nourrice surannée en chœur antique qui commente l'action. Scarabea figure une mise en abîme de l'*intermezzo* finalement, une sorte de commentaire sur le commentaire, une critique sur la critique. Ce qui aurait pu être étrange devient naturel grâce au fantastique **Serge Goubioud** et son timbre nostalgique et charnel. **Stefano Amori** incarne sans un mot un ersatz de La Flèche, bondissant et fantasque tel qu'on l'aurait imaginé.

Le Poème Harmonique et **Vincent Dumestre** sur scène deviennent protagonistes de cette fable. Les timbres et les nuances sont restituées avec une énergie qui ne retombe pas, on est enlevé dans un tourbillon d'émotions et de railleries sans aucun décalage. Grâce à Vincent Dumestre et ses musicien.ne.s, Gasparini nous est révélé non pas comme un « petit maître » inconnu, mais comme une pièce maîtresse dans l'histoire de

l'opéra.

Dans la bonbonnière de l'Athénée, cet *Avare* musical a sans doute invoqué l'âme de Louis Jouvet qui aurait été ravi d'applaudir cette production dans son théâtre, où il n'a jamais joué *Harpagon*. Et finalement, sous la nuit débordant d'astres éclatants, on aime à se promener sous les tilleuls du boulevard des Capucines. Les lettres rouges de la salle de Coquatrix n'évoquent plus Molière mais Roda-Gil : « *Ce soir je viens me glisser dans tes rêves, dans cette mer que le désir soulève. Laisse-moi faire de toi mon trésor, comme Harpagon à genoux sur son or.* »

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet, le 8 avril 2026. GASPARINI : L'Avare. E. Zaïcik, S. Goubioud, V. Sicard, S. Amori... Théophile Gasselin / Vincent Dumestre.
Crédit photographique (c)

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra de Rennes, le 21 mars 2026. GASPARINI : L'Avaro. E. Zaïcik, V. Sicard, S. Goubioud, S. Amori. Théophile

GASSELIN / Vincent DUMESTRE

Après un passage remarqué au Théâtre de Caen, l'Opéra de Rennes a eu l'excellente idée d'accueillir ce petit diamant baroque qu'est *L'Avaro* de Francesco Gasparini. Dans une époque où le patrimoine lyrique tend parfois à se cantonner aux mêmes titres, cette production fait œuvre de véritable défricheur. Sous la direction inventive de Vincent Dumestre, la soirée offre ce que l'on attendait d'elle : une plongée jubilatoire dans le théâtre musical du XVIII^e siècle, où la musique et le jeu dramatique ne font qu'un.

Si la pièce de Molière offre un terrain de jeu savoureux, c'est bien l'alchimie entre les quatre comédiens-chanteurs réunis ici qui porte le spectacle. Chacun d'eux possède cette double casquette si rare : celle d'un chanteur baroque maîtrisant un style exigeant, et celle d'un acteur accompli, capable de faire mouche dans le registre de la comédie. Le rôle central de Fiammetta, cette jeune femme déterminée à se déguiser en homme pour mieux duper son avare de voisin, est confié à la mezzo-soprano **Eva Zaïcik**. Dotée d'un timbre somptueux et d'une présence magnétique, elle excelle dans ce rôle caméléon. Sa voix, à la fois puissante et d'une agilité rare, sert à la perfection les stratagèmes espiègles de son personnage. Face à elle, **Victor Sicard** incarne l'avare Pancrazio avec une verve jubilatoire. Le baryton français campe un sexagénaire rongé par l'avarice d'une justesse confondante. Sa voix, à la fois incisive et bien projetée, se fait tantôt précipitée dans les arias de colère, tantôt geignarde dans les moments de dépit. Il réussit le tour de force de rendre le personnage ridicule sans jamais tomber dans

la caricature grossière, suscitant autant le rire que la pitié.

Le comédien et chanteur **Serge Goubioud** prête ses traits à Nutrice (la nourrice). Dans cette partition qui mêle le registre comique à des élans plus graves, il fait preuve d'une maîtrise impressionnante. Son aisance dans les registres aigus et sa diction parfaite lui permettent de placer les répliques assassines avec une précision d'horloger, tandis que son jeu de scène, aux mimiques désopilantes, fait de lui un allié précieux de la machination. Enfin, la distribution est complétée par **Stefano Amori** dans le rôle muet de Valletto (le valet). Sans émettre une note, il est littéralement irrésistible. Par sa gestuelle inspirée de la *commedia dell'arte* et sa complicité évidente avec les musiciens sur scène, il devient le fil rouge visuel du spectacle, ponctuant l'action de ses interventions burlesques.

La mise en scène de **Théophile Gasselin** constitue sans conteste l'une des réussites majeures de cette production. Associé au *Poème Harmonique* avec lequel il partage une complicité artistique de longue date, Gasselin signe ici une lecture du livret d'**Antonio Salvi** qui allie la rigueur philologique à une véritable invention théâtrale. Son parti pris est clair : restituer à cet *intermezzo* vénitien sa fraîcheur originelle, celle d'une troupe de théâtre aux couleurs chatoyantes, dans l'esprit de la *commedia dell'arte* qui inspirait tant Molière. La scénographie imaginée par **Louise Caron**, également assistante à la mise en scène, plonge le spectateur dans l'univers feutré et précieux d'un intérieur vénitien du XVIII^e siècle. On y retrouve l'élégance sobre des lignes, la chaleur du bois patiné et une disposition ingénieuse qui permet au regard de pénétrer l'intimité du vieil avare Pancrazio. Caron joue habilement avec les espaces, créant des ouvertures et des caches qui deviennent autant de ressorts comiques : on scrute, on espionne, on dissimule ses précieuses richesses. Le dispositif scénique, à la fois fonctionnel et esthétiquement

raffiné, offre aux quatre interprètes un terrain de jeu idéal pour développer leur gestuelle inspirée de la *Commedia dell'Arte*.

C'est au costumier **Alain Blanchot** que l'on doit la splendeur visuelle qui nimbe les personnages. Chaque costume est conçu comme une extension du caractère du personnage. On admire la robe de Fiammetta (Eva Zaïcik), à la fois modeste et élégante, qui se métamorphose avec malice lorsqu'elle endosse son déguisement masculin de Fichetto. Pour Pancrazio, Blanchot a imaginé un costume qui souligne la silhouette voûtée et les gestes saccadés de l'avare, dans des teintes sombres et austères qui disent sa radinerie mieux que tout discours. Quant à Nutrice, son costume flamboyant de nourrice, entre farce et grotesque, provoque instantanément le sourire.

Le travail sur les lumières de **Christophe Naillet** mérite une mention particulière. Par sa conception inspirée des éclairages à la bougie, il crée cette atmosphère feutrée et intimiste qui sied à merveille à l'univers baroque. Les jeux d'ombre et de lumière sculptent les visages des interprètes, soulignent les mimiques désopilantes de Stefano Amori dans son rôle muet de valet, et accompagnent les changements d'atmosphère avec une subtilité remarquable. Naillet alterne entre la clarté crue des scènes de conflit et la douceur ambrée des moments plus tendres, offrant ainsi à la partition de Gasparini une véritable traduction visuelle.

Sur le plan musical, **Vincent Dumestre** et son ensemble **Le Poème Harmonique** signent une lecture tout simplement lumineuse. Fidèles à leur réputation, les musiciens déploient une palette de couleurs éclatante, redonnant vie à la partition de Gasparini avec une énergie communicative. Loin de la froideur que l'on pourrait craindre pour une œuvre rare, l'exécution est d'une vitalité folle. Depuis sa guitare baroque, Dumestre sait magnifier les contrastes et l'on retrouve ici la marque de fabrique de la phalange normande : un travail méticuleux sur le *continuo*, une clarté de la texture instrumentale et un

sens inné de la rhétorique baroque qui donnent à chaque phrase son poids dramatique. Le public rennais, conquis, a pu mesurer à quel point cette rareté lyrique méritait de quitter les limbes des bibliothèques.

Après Rennes et Caen, le spectacle tournera un peu partout dans l'Hexagone, du Théâtre de l'Athénée (à Paris) au festival de Beaune, en passant par l'Opéra de Reims, la Coursive de La Rochelle, la maison de la culture à Amiens, et – *last but not least* – à l'Opéra Royal de Versailles !

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra de Rennes, le 21 mars 2026.
GASPARINI : L'Avaro. E. Zaïcik, V. Sicard, S. Goubioud, S.
Amori. Théophile GASSELIN / Vincent DUMESTRE. Crédit
photographique © Philippe Delval / Théâtre de Caen